LA CINQUIÈME IMPOSSIBILITÉ

Du même auteur

Le Bonheur obligatoire
Albin Michel, 1991
et coll. « Points » n° P1536

Le Retour du hooligan
Une vie
Seuil, 2006
(prix Médicis étranger, 2006)
et coll. « Points » n° P1748

L'Heure exacte
(nouvelle édition du Thé de Proust*, Albin Michel, 1990)*
Seuil, 2007

L'Enveloppe noire
Seuil, 2009

Les Clowns : le dictateur et l'artiste
Seuil, 2009

La Tanière
Seuil, 2011

Fiction & Cie



Norman Manea

LA CINQUIÈME IMPOSSIBILITÉ

essai

TRADUIT DU ROUMAIN
PAR MARILY LE NIR ET ODILE SERRE

Seuil
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Le texte de Paul Celan, Le Dialogue dans la montagne*, traduit de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre, est publié avec l'aimable autorisation de Bertrand Badiou, éditeur des œuvres de Paul Celan au Seuil. Les textes intitulés « Je demande à mes amis de vieillir », « Post-scriptum, 1999 » et « Post-scriptum, 2009 » ont été traduits du roumain par Laure Hinckel. Le texte intitulé « Contre la simplification » a été traduit de l'anglais par Frédérique Destribats.*

L'auteur et l'éditeur remercient Odile Serre de sa précieuse contribution à l'édition de ce livre.

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS
DE L'INSTITUT CULTUREL ROUMAIN DE BUCAREST

INSTITUTUL CULTURAL ROMÂN

Titres originaux : *Plicuri şi portrete* / *Laptele negru*
Éditeurs originaux : Editura Polirom / Hasefer
ISBN originaux : 978-973-681-787-3 / 978-973-630-211-4
© original : Norman Manea, 1987-2012
All rights reserved

ISBN 978-2-02-110649-7
© Éditions des Syrtes, 2009, pour la traduction française du texte intitulé « Un ami à Berlin »
© Points, 2007, pour la traduction française du texte de Paul Celan intitulé *Le Dialogue dans la montagne*
© Éditions de L'Herne, 2009, pour la traduction française des textes intitulés « Je demande à mes amis de vieillir » et « Post-scriptum, 1999 », extraits du Cahier de L'Herne *Cioran*
© Project Syndicate, 2011, pour la traduction française du texte intitulé « Contre la simplification » www.project-syndicate.org
© Éditions du Seuil, mars 2013, pour la traduction française des autres textes et pour la composition du volume

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

I

La maison de l'escargot

La maison de l'escargot

La magie du mot est l'un des grands dons de notre finitude. Je me rappelle encore avec quelle émotion le vieillard que j'étais à l'âge de 9 ans, de retour du camp, reçut au jour solennel de son anniversaire un recueil de contes roumains. En cet après-midi d'été 1945, dans le silence de la pièce, seul dans l'univers, je découvrais la langue fascinante, magnétique, miraculeuse, d'un conteur de génie. Après les années de malheur et de persécution, j'abordais l'irréalité, plus puissante que la réalité même, de l'exploration d'un ailleurs et de nous-mêmes ; c'est ainsi que je connus l'errance dans le rêve et les agressions du doute, les interrogations sur le sens de l'existence et la vulnérabilité humaine. Ma renaissance dans la langue roumaine m'a fait vivre, depuis l'adolescence jusqu'à la vieillesse américaine d'aujourd'hui, les grands moments de confusion et de fascination, d'incertitude et de vitalité, d'inspiration et d'inquiétude d'une trajectoire existentielle au demeurant chaotique.

Après le camp de Transnistrie, la précarité quotidienne sous la dictature d'Antonescu était d'autant plus lourde qu'il me manquait une bibliothèque familiale – nombre de mes concitoyens n'ayant pas subi mes avatars pouvaient y trouver une redoute contre l'esprit primaire de l'Utopie devenue tyrannie. C'est alors que commença pour moi la maladie et la thérapie de la littérature.

Dans la grande aventure des pages, je trouvai bientôt des parentés plus significatives que celles du registre d'état civil, des interlocuteurs plus vifs que ceux qui m'entouraient et un refuge privilégié contre le chaos diurne et nocturne du calendrier.

Ma génération a dû supporter, à l'est de l'Europe, les rigueurs de la censure et d'une propagande dogmatique tout aussi omniprésente. Nous cherchions le salut par la lecture. La quête frénétique de livres inaccessibles revêtait les formes les plus exotiques et les plus dangereuses.

Dans mon adolescence vécue sous le stalinisme, je lisais tout ce qui me tombait sous la main. Non seulement les abondantes productions du « réalisme socialiste » ou l'*Anti-Dühring* d'Engels, mais aussi les chefs-d'œuvre inoubliables des littératures classiques russe et française, la poésie d'Eminescu[1] et la prose de Caragiale[2]. Ont suivi, quand j'étais étudiant à Bucarest, Proust, Thomas Mann et Lautréamont, puis, pendant la période de relative libéralisation, m'ont accompagné Kafka et Joyce, Faulkner et Boulgakov, Babel et Sabato, Dos Pasos et Camus, Kawabata, Svevo et Bruno Schulz. Par des voies guère légales, me sont parvenus aussi les livres de Koestler, Soljenitsyne, Chestov, Nadejda Mandelstam et Raymond Aron.

On ne peut mettre en doute le caractère formateur de la lecture. Nous ne sommes pas seulement le produit d'une famille ou d'un milieu social, d'une religion ou d'une ethnie, d'une blessure ou d'un rejet, nous sommes finalement aussi le produit de nos lectures. Les livres constituent un « jeu second[3] » essentiel de la biographie, et la bibliographie une généalogie livresque plus importante, souvent, que celle qui est inscrite dans les archives de l'hérédité.

Les êtres-personnages des rayons de bibliothèque composent une seconde population du monde, qui nous parle de l'esprit

1. Mihai Eminescu (1850-1889) : écrivain romantique, le grand poète de la littérature roumaine. *(Toutes les notes sont des traductrices.)*

2. Ion Luca Caragiale (1852-1912) : le plus grand dramaturge roumain et l'un des plus grands écrivains roumains, auteur, entre autres, de comédies célèbres.

3. Allusion au recueil de poèmes *Joc secund*, de Ion Barbu (1895-1961), poète et mathématicien roumain.

et du cœur des recensés de la planète, avec une influence plus durable que le tintamarre quotidien. Ils sont nos indéfectibles « compagnons de route », de désespoir et d'espoir.

Notre prédécesseur Philon de l'antique Alexandrie osait affirmer que seul l'intellect donne la vraie mesure et l'image de la divinité, que la nature intellectuelle du Logos, étant la prémisse de la filiation divine, représente une affinité spirituelle plus profonde entre les hommes que l'affinité nationale ou organique.

La dictature m'a finalement forcé à reconnaître que je ne vis pas seulement dans une langue, comme je le croyais naïvement, mais dans un pays, et lorsque j'ai été sur le point de suffoquer j'ai quitté, sans la quitter, la malheureuse histoire de ce lieu. Le seul bien que je possédais, la langue dans laquelle je vivais, aimais et rêvais, je l'ai emporté avec moi, comme un escargot emporte avec lui sa maison dans ses pérégrinations. Elle constitue aujourd'hui encore le refuge intime des incertitudes, le code de l'intériorité et de la créativité qui cherche sa voix.

L'exil est une dislocation et une dépossession qui atteint l'être au plus profond de lui. Pour l'écrivain, la dépossession de sa langue équivaut à une catastrophe cosmique, comme disait Cioran l'apatride, qui a pourtant réussi à conquérir une nouvelle identité dans la langue de Montaigne.

J'ai vécu l'expérience violente de l'exil à un âge guère juvénile, conscient qu'exposer ses vieilles cicatrices à la cosmogonie du nouveau rivage relevait d'une pédagogie bénéfique. « Dé-paysé » une seconde fois par les caprices peu bienveillants de l'Histoire, je vis depuis plus de vingt ans dans la capitale dada des exilés, dans la maison de l'« escargot roumain », mais aussi à la croisée de nombreuses cultures. Le « trauma privilégié » de l'exil a suscité chez moi d'importantes analyses du monde extérieur et de mon monde intérieur. Je prends acte, aujourd'hui, avec une conscience accrue de l'universalité, de la cacophonie de l'actualité, du vertigineux mercantilisme de la culture et des consciences dans notre époque de transactions et d'ersatz, d'incessante perversion du Logos.

La dégradation de la lecture, lors même qu'elle est plus accessible que jamais, n'est pas le seul paradoxe que nous offrent nos semblables. Ma gratitude pour le merveilleux de la langue[1] est d'autant plus pathétique.

Ce volume rassemble quelques-unes de mes notes anciennes ou récentes, provenant de ma terre natale ou de mon nouveau domicile transatlantique, sur l'aventure de la lecture et de l'écriture.

Bard College, New York, 3 février 2012

Traduit par Odile Serre

1. Allusion à *Povestea vorbii*, titre d'Anton Pann (1793 ou 1797-1854), poète et compositeur roumain.

II

D’un rivage à l’autre

Un ami à Berlin

Le matin, lorsque je lève les yeux sur un jour nouveau, le feuillage d'un arbre m'accueille. Bon accord avec le temps. Je le regarde, et me rappelle la leçon qu'il me propose. La stabilité, la constance d'un équilibre venant du plus profond de la nature.

Je consulte ma montre, j'attends. Dépendance irritante – un subterfuge, peut-être. Il faudrait, sans doute, ne dépendre que de nous-mêmes. Ne rien attendre, nous suffire à nous-mêmes. Ou bien nous contenter du message muet de chaque matin : le ciel, les moineaux, l'arbre dans la cour… Un arbre solide aux multiples ramures, aux branches opulentes, veille devant la fenêtre. Je comprends la leçon qu'il me propose. Et pourtant je regarde l'heure, j'attends l'arrivée du facteur.

On pourrait me demander si, lorsqu'on vit un certain temps dans un pays étranger, les relations humaines, modifiées par le voyage et la correspondance, ne tendent pas à devenir anormalement pathétiques. Mais je connais la tension de ces relations depuis des années, déjà quand j'étais *chez moi*. Je la retrouve loin de chez moi. Je pourrais dire qu'ainsi je me retrouve moi-même, dans cette tension jamais apaisée.

*

*Partir, c'est mourir un peu**[1]… De nos jours, cette célèbre citation a perdu pour bien des gens son accent mélancolique.

Les voyages sont devenus une possibilité courante, voire une mode, en tout cas pour une partie de notre planète. *Partir, c'est changer un peu**… Un besoin naturel d'évasion hors du quotidien, de régénération, de contact avec la nouveauté. Une nostalgie de l'exotique et de l'inconnu. Une sorte de thérapie trompeuse. *Partir, c'est tricher un peu**… Les normes occidentales ne sont cependant pas valables partout. Il ne faudrait pas oublier les contrastes et les contradictions du monde d'aujourd'hui. Les zones géographiques où la réalité économique et politique n'est guère généreuse envers ce besoin de circulations, de changements d'émotions et d'informations.

*

J'ai quitté Bucarest par une matinée sereine et froide. Les heures partagées avec mes amis avant mon départ avaient été lourdes d'une douloureuse incertitude. L'incertitude du départ, qui aurait pu être bloqué à tout instant. Et celle des effets de ce départ.

Nous ne pouvions pas ou nous n'osions pas la nommer. Longs silences gris qu'interrompait, de loin en loin, le cliquetis des verres entrechoqués. Ainsi devaient être les séparations en temps de guerre. À ce moment, il n'y avait pas de guerres, si ce n'est entre l'Iran et l'Irak ou au Nicaragua, ou dans je ne sais quelles autres lointaines contrées seulement inscrites sur une carte et pas encore dans nos mémoires. Nous nous promettions d'heureuses retrouvailles dans une bonne humeur générale.

*

1. En français dans l'original, de même que, dans ce texte, les autres fragments de phrases en italique suivis d'un astérisque.

Si l'on compare à certains de mes concitoyens, mes voyages ont débuté assez tôt. À 5 ans, première expulsion. Un voyage pour se déplacer d'un lieu dans un autre, en wagon à bestiaux, en charrette ou à pied, vers le camp où l'on nous expédiait. L'inconnu, masque de la mort. Le voyage de maintenant donnait à l'inconnu l'empreinte d'un autre âge : 50 ans ! Autre coup de gong, autre vitesse du temps. Autre destination.

*

Le samedi matin avant mon départ, j'avais annulé tout rendez-vous. Sauf un, auquel je ne pouvais renoncer. J'ai attendu mon invité dans le hall du rez-de-chaussée, à côté de l'ascenseur. Il est arrivé à onze heures vingt. Un petit homme maigre au cheveu rare, blond, au sourire timide. Visage pâle, yeux bleus toujours humides. Son uniforme bleu était froissé, comme d'habitude, ses mains tremblaient légèrement.

Il vacillait sous le poids de sa lourde sacoche. Il a commencé à sortir des piles de papiers, les a posées sur le radiateur. Je l'ai laissé trier sa marchandise, terminer sa tâche. Au moment où il allait partir, j'ai surgi de l'obscurité. Je l'ai salué, lui ai tendu la main. Je lui ai proposé de venir quelques instants dans mon petit appartement au troisième étage. Il a eu l'air surpris, mais n'a posé aucune question. Il a juste hoché la tête, qu'il avait petite et pointue. Dans l'ascenseur, collés l'un contre l'autre, j'ai senti une fois de plus son odeur particulière, mélange de transpiration, de boisson et de savon. Il était rasé de frais, ce qui n'arrivait pas tous les jours.

Je suis entré, l'ai invité à prendre place. Une bouteille et des verres étaient préparés sur la table. J'ai servi, lui ai tendu le verre. Nous avons trinqué. Il n'a posé aucune question. Il s'est seulement débarrassé de sa lourde sacoche. Il l'a posée par terre, au pied de la chaise. Il s'est assis. Il me regardait et attendait. Je ne savais par où commencer.

*

Depuis des années un texte me préoccupait. Il tournait dans ma tête avec des variantes toujours différentes, mais jamais je n'avais pu m'asseoir à mon bureau pour le lancer. Peut-être parce qu'il aurait pu être épuisé en quelques phrases hâtives et pompeuses. Il aurait fallu trouver une structure narrative adaptée à un texte plus long, dans un langage chiffré qui montre la progression de la complicité entre le thème et le personnage, entre le sujet et l'objet. Une virtualité, un relais, une obsession. Le personnage descendait chaque jour en courant ses trois étages jusqu'au rez-de-chaussée pour ouvrir la boîte grise à une heure précise de la matinée. La narration non écrite avait un titre : « La définition de l'objet ». Je connaissais les prémices qui lui permettraient de se développer, la façon dont elle aurait dû s'animer progressivement jusqu'à une identification confuse, la relation entre l'homme et l'objet ; entre l'homme que nous nommons, une fois mort, destin et l'objet qui lui fournit chaque jour des caricatures, des rations, des messages de ce destin toujours en action, en devenir.

*

L'homme devant moi n'aurait rien compris à de telles balivernes. Un jour, je lui ai demandé comment il était devenu « facteur à la poste ». Il me l'a expliqué. Il avait été ouvrier menuisier et était tombé malade : les poumons. Il avait séjourné longtemps dans les hôpitaux et avait ensuite changé de métier.

Cette lourde sacoche, pleine de journaux et d'enveloppes, ce n'était pas facile de la traîner tous les jours, matin et après-midi, dans des rues défoncées, qu'il pleuve, que l'on crève de chaud ou de froid. C'était tout autre chose que la menuiserie, qu'il n'avait plus le droit de pratiquer. On ne gagnait pas trop mal. Les destinataires de lettres ou de mandats, ceux qui reçoivent l'avis

de réception d'un colis vous donnent un petit quelque chose. D'une certaine façon, par ce rapport avec les gens, on devient un « facteur » de leur vie.

*

Lui parler de la boîte magique l'aurait effrayé. Lui dire qu'il dépose les messages du Grand Inconnu auquel nous tentons de donner un nom en balbutiant des pseudonymes absurdes, codés ? J'aurais détruit toute chance de cordialité. J'ai rempli les verres encore une fois, nous avons trinqué. Je lui ai confié que je serais absent pendant quelques mois. Je lui ai demandé de laisser le courrier chez ma vieille voisine, comme d'habitude, quand je m'absentais. Il a vidé le verre d'un trait. Il aimait bien boire, je le savais. Il a pris aussi une part de brioche. Il me regardait d'un air rusé, il souriait. Je lui ai servi un autre verre. Il a essuyé ses lèvres du revers de la main. « Loin ? – Non, pas tellement. Maintenant le monde est petit, tout est près. – Oui, je comprends. Je voulais vous demander : *de l'autre côté* ? – Oui, je pars en Occident. – Ah bon… Juste pour quelques mois, dites-vous ? Allez, blague à part !… – Eh bien quoi ? Combien de temps je vais rester ? Il faut que je rentre chez moi. – D'accord, d'accord, ce ne sont pas mes affaires. Je disais ça comme ça, ne m'en veuillez pas. Je laisserai le courrier chez la voisine, chez Mme le professeur. Ne vous faites pas de souci. Ce n'est pas ça qui doit vous soucier. Faites ce que vous avez à faire. Je veux dire, voyez un peu comment ça marche là-bas, réfléchissez bien. Pour le courrier, ça ira tout seul, ce n'est pas important. Ce n'est pas ça qui doit vous soucier… »

Il s'est incliné, gêné, et m'a remercié. Il a pris sa sacoche et s'est glissé vers la porte. Il ne se doutait pas à quel point sa présence avait été importante chaque jour, tous les jours.

*

BERLIN ! Le nom synonyme d'horreur de mon enfance. Ce qui nous était arrivé, à moi et aux miens, émanait-il seulement de Berlin ? Ce que nous avions vécu après la guerre, en était-ce toujours une conséquence ? Mon voyage était peut-être un pèlerinage au lieu qui avait provoqué la croisée des chemins d'une existence et de tant d'autres.

*

Je suis arrivé à la mi-journée. La neige tombait en tourbillons, il faisait froid. La ville surgissait parmi des lances et des rubans de néon. L'appartement était clair, bien chauffé. Je suis sorti dans la rue pour situer mon nouveau domicile. Rathenauplatz. Je me suis souvenu du personnage que Musil a mis au premier plan dans son grand roman… Premier contact avec la ville. *Partir, c'est brûler un peu* ?…*

*

Les gens m'intéressent plus que les maisons, plus que les monuments, je préfère l'atmosphère d'un petit bistrot pittoresque à la contemplation des statues, aux livres, aux réunions publiques. J'ai sans doute perdu tout intérêt et tout respect pour l'Histoire. En réalité, en ai-je jamais eu ? Dans mon enfance, personne ne m'a raconté les histoires que l'on propose habituellement aux enfants, je n'ai pas eu l'occasion de m'y attacher. Elles m'ennuient, je n'ai pas pris quand il le fallait l'habitude de ces évasions. Les contes de fées ne m'attirent pas, l'histoire m'est indifférente. J'aimerais l'être aussi pour elle, qu'elle me laisse tranquille après avoir si longtemps refusé de le faire.

Je suis tout de même allé un soir voir le Reichstag. Ensuite, je me suis rendu à Checkpoint Charlie. Incarnations de l'Histoire ? Deux époques dialoguaient en moi. Un dialogue que j'aurais

voulu oublier. Au moins pour un moment, si court soit-il. Besoin d'oublier, impossibilité de le faire.

*

Après quelques semaines d'isolement, j'ai cherché à voir du monde. Berlin s'est progressivement animé, dévoilant son rythme, sa diversité. Entraîné par les contrastes de la ville ; non seulement par sa population hétérogène ou les scissions politiques et administratives. Caractère patriarcal des quartiers disséminés entre lacs et forêts, enclaves pastorales auxquelles l'aisance confère un air de solidité imposante, agréments de la civilisation. Par contraste, l'effervescence bohème du fringant centre-ville.

Mais les Berlinois m'ont touché le soir où je suis allé au cirque. Ils devenaient immédiatement des partenaires idéaux pour les répliques et la pantomime. Lors de cette merveilleuse soirée, Roncali séduisait même le plus sceptique des spectateurs. On m'avait si souvent répété : « Berlin, ce n'est pas l'Allemagne… Hitler a dû sérieusement se bagarrer pour conquérir cette ville… Ce qu'il y a de plus vivant en Allemagne aujourd'hui, on le découvre à Berlin, dans les tensions, les complexités, le ferment berlinois… »

Ici on discute fréquemment de la noire période nazie mais aussi des ambiguïtés de la situation politique de l'après-guerre. Je me tais et j'écoute. « Arrivés à un certain niveau d'humanité, les individus se comprennent instantanément, vous savez. Quelles que soient leur langue, leur couleur, leur expérience », dit le professeur d'allemand qui travaille avec les hôtes de la DAAD[1]. Mon amie bibliographe intervient : « Il ne faut pas idéaliser. Si tu devais travailler, vivre ici quotidiennement, tu retrouverais vite la perfidie, la méchanceté, l'envie. »

1. Deutscher Akademischer Austausch Dienst, l'Office allemand d'échanges universitaires.

Mon avantage, à Berlin, c'est sans doute que je ne suis pas obligé de découvrir la routine, je peux me contenter de chercher.

*

« Nous espérons que vous avez retrouvé un peu de sérénité après les bouleversements précédant votre départ et que ce sera une année thérapeutique », écrit l'ami d'Italie. « La situation est de pire en pire. Maman n'y voit plus du tout. Elle a de fréquentes crises d'angine de poitrine. Il faut un quart d'heure pour l'emmener de son lit à la salle de bains. La poste fonctionne très mal. Je n'ai reçu qu'hier votre carte expédiée il y a quarante jours », m'écrit mon père depuis la douce Bucovine.

« *Zunächst möchten wir Sie ganz herzlich begrüssen und Ihnen alles, alles Gute wünschen für Ihren Besuch in Berlin und überhaupt für dieses neue Jahr. Ich kann nicht verstehen, dass es Ihnen nicht bekannt ist, dass wir bereits für Sie einen Vertrag geschlossen haben*[1] », écrit de Zurich ma nouvelle amie en littérature.

Oui, les lettres ont commencé à arriver. Différentes. Moins crispées, moins codées.

*

Un boursier d'un pays d'Europe de l'Est est différent de son homologue de France, d'Allemagne ou de Suisse, ou de celui du Brésil. Non, les lettres ne sont pas les seules à vibrer autrement. La tension quotidienne vient de la succession et de l'alternance des chocs de la normalité. Les rues brillamment éclairées, les maisons chauffées, les bus à horaires réguliers, les magasins nombreux et

1. En allemand dans le texte : « Tout d'abord nous voudrions vous saluer chaleureusement et vous adresser nos meilleurs vœux pour votre séjour à Berlin et surtout pour cette nouvelle année. Je n'arrive pas à comprendre que vous ne sachiez pas que nous avons déjà signé un contrat pour vous. »

remplis. L'*emballage* est donc très attrayant. Un ami me disait : « L'industrie la plus importante ici, c'est celle de l'emballage. » Je ne sais pas si c'est vraiment la plus importante, mais elle demeure certainement l'une des plus vastes opérations de la société de consommation.

Malgré les facilités et les commodités qui sont grandes ici, l'homme est-il toujours aussi seul et vulnérable ? Comment vit-il ici, en liberté, l'insécurité, les maladies, la démagogie, la rapacité, tous ces tristes visages de la réalité ?

Les ressemblances entre les systèmes dialoguent comme les différences, d'une façon qui n'est ni simple ni rassurante pour l'avenir du monde d'aujourd'hui.

*

Le grouillement nocturne sur le Ku'damm, la gaieté extravagante de la place Württemberg ou de l'Europa-Center. Le charme du quadrilatère de Savignyplatz. Le coin de rue parisien et le petit jardin en face du cinéma Kurbel. Le pittoresque oriental de Kreuzberg. Le calme discret régnant parmi les villas de Grunewald. Les trains et les bateaux qui strient la ville. Le cadre naturel de la vie quotidienne. Un paysage intérieur, en fin de compte, celui de l'âme. Signe d'adaptation, peut-être. Début d'une vraie relation avec ce milieu ? Conversations sur le nazisme et le Berlin d'avant guerre, sur la protection de l'environnement et les mouvements d'étudiants de 1968, la *glasnost* et Reagan et les monuments modernistes du Ku'damm. Sur la littérature et le dernier match de tennis de Boris Becker, les problèmes conjugaux et la visite de la reine d'Angleterre. J'ai observé les Berlinois dans la rue, au théâtre, aux pique-niques, dans les bureaux et dans leurs appartements, mais aussi dans les parcs, nus et joyeux sous le soleil avare d'un été infirme.

Je ne vais pas proclamer, théâtralement, comme tant d'officiels lors de leurs visites : « Je suis un Berlinois. » Si j'en étais un, je

verrais sans doute mieux les difficultés et les contradictions, je justifierais ma sympathie moins facilement, avec plus de preuves et plus de lucidité. L'esprit de la ville me séduirait non seulement par ses lumières et son dynamisme, mais aussi par sa part d'ombres et d'échecs, de blessures et de cris.

*

Par une belle journée d'été, en juillet, à l'arrêt d'autobus de Rathaus Schöneberg, une jeune femme a répondu à mes questions de façon particulièrement charmante. Elle a sorti de son sac à main un plan de la ville pour me montrer l'endroit où je voulais me rendre. Nous nous sommes assis côte à côte dans l'autobus. J'ai compris qu'elle n'était pas insensible à la littérature. J'ai hésité à descendre en même temps qu'elle, à l'accompagner…, je l'ai perdue, telle une douce chimère, comme cela m'arrive toujours avec les promesses que je ne sais pas saisir, m'approprier. Elle a eu le temps de me dire qu'elle habitait à Wilmersdorf, mais je n'ai aucun moyen de lui envoyer un exemplaire de mon livre qu'on édite ici, cet automne. Cette brève rencontre était-elle un signe que la ville m'acceptait ?

*

Je me suis arrêté devant de nombreux tableaux à Dahlem, je me suis longuement attardé dans la salle des Rembrandt. J'étais venu chercher Piero di Cosimo, pour pouvoir retrouver l'image de Simonetta Vespucci. Je n'aime pas trop mon roman dans lequel je l'ai contemplée, il est trop compliqué. La filiation, le refus et l'acceptation de la filiation dans l'art et dans la vie, en période de révolution et sous la tyrannie, avec génie ou médiocrité ? L'héroïne ressemble à Simonetta, l'enquêteur qui la détruit ressemble à un lapin, et ce n'est pas par hasard. Et l'auteur se cherche un prédécesseur dans le vieux peintre Piero di Cosimo. Je contemple

longuement à Dahlem le tableau que Cosimo a intitulé *Vénus, Mars et Amour endormi*. Le soir, je relis le passage où mon héroïne se retrouve dans la salle du musée où ce tableau est exposé.

« Peut-être ne regarderait-elle pas le tableau. Elle fermerait seulement les yeux pour revoir la prairie émaillée de fleurs d'où surgit Vénus nue pour se reposer, semble-t-il, à côté de Mars, nu, lui aussi… cette toile si souvent citée dans les dictionnaires et les anthologies et qui a offensé par des détails trop profanes la sensibilité d'un critique célèbre. Un instant, la pièce respire autrement. Maintenant seulement elle voit vraiment le tableau. Cupidon, je veux dire, tel que l'avait pressenti Cosimo. Elle sourit ou tremble peut-être, tendue, les yeux intensément agrandis. Elle bouge, elle ne peut plus se maîtriser… Elle a vu, chose surprenante, Cupidon effrayé par un lapin ! Elle avait lu tant de commentaires à propos de ce tableau… cela n'aurait pas dû la choquer. Elle savait depuis longtemps comment Cupidon était représenté dans ce tableau : effrayé par un lapin[1]… »

*

Un matin, l'ami m'a rendu visite. Il a sonné à la porte. J'ai regardé ma montre : dix heures à peine passées. J'ai peigné d'une main mes cheveux ébouriffés, j'ai arrangé le col de ma chemise. Je ne recevais guère de visites et l'heure était plutôt inopportune.

J'ai ouvert la porte. Un monsieur élégant. Pantalon gris, veston bleu marine. Lunettes à monture fine, s'accordant avec un visage délicat et ouvert.

– Je m'appelle…

Le nom ne me disait rien.

– Je suis votre facteur.

Oh oui ! Ah, bien sûr, oui, oui ! J'ai sursauté, radieux.

1. Norman Manea, *Cartea Fiului* (Le Livre du fils), Polirom, 2012 (2e éd.), p. 131-132.

Il m'a demandé de quel pays je venais, pour combien de temps, comment je me sentais à Berlin. Oh, très gentil, oui, oui ; c'était très gentil de la part de cet aimable monsieur de s'intéresser à moi ! Je l'ai remercié. Il souriait, il voulait ajouter quelque chose. Il m'a demandé comment on prononçait mon nom. Si l'accent portait sur le premier ou le dernier *a*. Puis il a souri de nouveau.

– J'ai remarqué que vous receviez beaucoup de lettres. De tas d'endroits.

Effectivement, je reçois beaucoup de lettres et je les attends toutes avec impatience. Oui, la journée commence par la lecture de la correspondance. Je n'y peux rien, je guette tous les jours l'arrivée du courrier. Je me réjouis d'autant plus d'avoir fait la connaissance de celui qui m'ouvre les portes de la journée.

– Je voulais vous demander, si c'est possible, de me garder les timbres des lettres. Vous savez, j'en fais collection…

*

Lecture quotidienne des lettres, suivie du découpage du coin timbré. Une manière de prendre ses distances par rapport aux choses lues ? Un tic apaisant ?

« Je te souhaite un agréable séjour à Berlin. Profites-en tant que tu peux et jouis de chaque instant. Moi, je suis allée à Berlin l'été dernier au Congrès des hispanistes. Cette ville m'a fascinée. Tu t'imagines le moment où l'on nous a emmenés voir "le Mur" !… Je regardais "de l'autre côté" et tous les souvenirs se bousculaient, torturants, dans mon cœur », m'écrit Domnița, professeur d'espagnol à Los Angeles. « Il y a bien longtemps que je n'ai vécu une situation aussi complexe et aussi inquiétante que celle où nous nous trouvons tous à présent (expéditeurs, destinataires et… tout le reste également). Il faut vaincre à chaque pas la sensation d'isolement, de solitude, rester ferme, le regard fixé sur l'avenir. Qu'on le veuille ou non, cela s'appelle (paradoxalement)

l'espérance, il n'y a pas d'autre nom. Ici, chez nous, tout est comme vous le savez. Et même pire ! Le froid, le froid, le froid. Nous ne voyons pratiquement personne. Nous n'en avons ni l'envie ni la patience et les circonstances ne s'y prêtent guère », m'écrit mon vieil ami de Bucarest.

« Nous sommes entrés dans une (longue) phase de dépendance les uns par rapport aux autres et d'incertitude (phase encore plus longue, indéfinie) – nous devrons nous accommoder de la vie jour après jour, sans aucune certitude d'ordre matériel. Mais ce que nous savons, nous le savons bien : il n'existe aucune possibilité de faire marche arrière », m'écrit son frère, l'autre ami, le critique littéraire qui vient de se réfugier à Paris.

« Certains affirment que ce que nous avons fait est une folie. D'autres se taisent en haussant les épaules. Et d'autres sont d'accord. Cela reste à voir. L'avenir est maigre… mais il a une autre couleur que jusqu'à présent, confie un romancier roumain établi à Paris, lui aussi, depuis un an. Le prix de la liberté, *là-bas*, est très élevé ; ici, elle a un autre prix, une autre couleur, mais au fond elle coûte peut-être aussi cher. On ne regarde plus derrière soi pour voir qui vous suit, mais on regarde dans les yeux le patron ou toute autre personne susceptible de vous mettre à la porte. La peur demeure, elle est d'une autre nature. Le sentiment d'être étranger ne disparaît pas. Et là-bas, *là-bas*, nous nous sommes pareillement sentis étrangers. Comme tu le vois, c'est une rupture continuelle, un déchirement définitif. » « *Your works seems very interesting. Could you possibly send us a copy in Romanian of your novels*[1] *?* » – lettre d'un éditeur de Londres.

« Pour un homme compliqué, la vie est compliquée, quelles que soient les circonstances extérieures. Et, malgré tout, il vaut mieux être un homme libre. Même accablé de problèmes et même malheureux. Dans des situations limites il faut savoir distinguer

1. En anglais dans le texte : « Vos œuvres nous semblent très intéressantes. Pourriez-vous nous adresser une copie de vos romans en langue roumaine ? »

l'essentiel de l'accessoire. L'essentiel : il vaut mieux être malheureux en liberté. Pour le reste, ce que les communistes soutiennent à propos des capitalistes est vrai. Et vice versa », écrit le journaliste bucarestois établi sur les rives de la mer Morte.

« Tout vient quand on ne s'y attend plus. Quand on croit ne plus avoir la moindre possibilité de décider. Malheureusement pour nous autres, gens au passé éthérisé, au présent tuméfié, à l'avenir hypothétique, tout choix implique le regret et se paie. Nous sommes choisis plus que nous ne choisissons, si bien qu'on ne peut rien nous reprocher. Certains ont une vie, d'autres n'ont qu'un destin. Certains ont une étoile, il ne nous a peut-être pas été donné d'en avoir. Ce qui, d'une certaine façon, est aussi une étoile, une Mecque ahurissante », m'écrit le poète.

« Maman souffre de fréquentes crises de nerfs en plus de ses accès d'angine de poitrine. Elle ne peut marcher qu'en s'appuyant des deux mains, elle a du mal à traîner les pieds. Bien qu'il y ait encore du temps avant votre retour, nous comptons déjà les mois », lis-je dans la lettre venue de la maison.

« *Wir haben Sie nach Ihrer Lesung in der DAAD Galerie angesprochen und von unserer Gruppe erzählt, die sich einmal monatlich in einer Kneipe trifft und über alles Mögliche diskutiert. Nächstes Mal soll über die zukunftige Nutzung der „Wannsee-Villa "gesprochen werden, dort hat die besagte „Wansee-Konferenz "stattgefunden und nun soll sie in eine Gedenkstätte umgewandelt werden*[1] », m'écrivent deux jeunes dames de Berlin.

*

1. En allemand dans le texte : « Nous vous avons abordé après votre lecture à la galerie DAAD et nous vous avons parlé de notre groupe, qui se réunit tous les mois dans un bistrot pour discuter un peu de tout. La prochaine fois, il sera question de l'utilisation future de la villa Wannsee, où eut lieu la fameuse conférence de Wannsee, et qui devrait être transformée en mémorial. »

Je guette à la fenêtre l'apparition de la petite voiture jaune. Elle arrive invariablement vers dix heures. Elle se gare juste en face de la maison où j'habite. Un monsieur agile en descend, toujours vêtu de la même manière : pantalon gris, veston bleu marine, chemise bleue, cravate bleue. Des cheveux abondants, correctement coupés, des lunettes. Ses mouvements maîtrisés ne manquent ni d'élégance ni de vivacité. Je le vois s'arrêter devant une vieille femme ou un jeune homme à qui il demande sans doute toujours la même chose. Il ne se presse pas, il bavarde, même quand on le retient plus que de raison.

Il porte sur l'épaule une sacoche toujours pleine et dans les mains un paquet d'enveloppes. Il commence toujours sa tournée par la maison où j'habite. Peut-être parce que ici vivent plusieurs hôtes étrangers, et donc que les lettres sont plus nombreuses. La journée commence vers dix heures.

*

La petite voiture jaune garée juste en face de la maison, sous ma fenêtre. « *Schreib mal wieder*[1] », peut-on lire sur la portière. Le monsieur à l'air aimable et docte sort de sa voiture avec agilité mais sans se presser. Il pourrait être n'importe quoi : professeur, ingénieur, *Steuerberater*[2], violoncelliste, n'importe quoi.

Il sort le paquet de lettres, ajuste sa sacoche sur l'épaule. Il regarde encore une fois dans la voiture pour voir s'il n'a rien oublié. Il ferme la portière. Il est entré dans la cour. J'attends de le voir sortir. Je descends, j'ouvre la boîte. L'urne avec la cendre des jours qui s'envolent. Le sac plein de billets de loterie, du diable ou du bon Dieu, de la police ou de la bien-aimée. Une condamnation à vivre ou un avertissement de la mort. Le lien avec les autres, la terre, le ciel. Avec le hasard et le destin. Avec moi-même,

1. En allemand dans le texte : « Tâche d'écrire encore une fois. »
2. Conseiller fiscal.